

Le Dernier voyage

— Mettez du gel, Monsieur, s'il vous plaît, intima l'infirmière d'un ton condescendant.

Jean réprima un soupir et s'exécuta de mauvaise grâce. Ils l'emmerdaient, tous ces maniaques. Que pouvait-il refiler à sa pauvre femme ? Le COVID ? Alors qu'elle allait mourir dans quelques semaines ?

Puis, il l'aperçut. Comme à chaque fois qu'il venait la voir, son cœur se fendit. Elle, si courageuse, si forte autrefois, elle le moteur du couple, gisait là, amaigrie, au fond d'un océan de draps. Avant de quitter la pièce, l'infirmière vérifia le goutte-à-goutte puis glissa :

— Je reviens vous changer la perfusion dans une heure, Madame.

Edith ne répondit pas. Elle observait son mari. Elle l'aimait. Elle l'avait aimé toute sa vie. Pourtant, au soir de son existence, la lassitude la gagnait. Il était là par devoir, elle le sentait bien. Mais comment pouvait-elle lui en vouloir ? Qui viendrait passer ses journées dans un mouvoir, de gaieté de cœur ?

Les sourires des époux étaient emplis de gêne. Edith ne voulait pas lui asséner de reproches, tandis que Jean dissimulait difficilement sa compassion.

Ces masques ne les quittaient plus depuis que le médecin avait annoncé que le cancer d'Edith était incurable. L'admission en soins palliatifs avait été le coup de grâce. Dans quelques semaines, elle ne serait plus qu'une enveloppe flétrie déposée dans un caveau.

— Comment ça va aujourd'hui? s'enquit-il d'un sourire forcé.

— Comme hier.

— Je... Je t'ai apporté quelque chose ! Comme tu n'avais pas mangé le croissant, dimanche, j'ai pris...

Il se dirigea vers son sac posé à l'entrée. Du fond de son lit, le regard d'Edith s'illumina. Une surprise ! Cela changerait des saloperies qu'il lui apportait à chaque fois ! Bonbons,

viennoiseries... elle ne les supportait plus. Hé quoi ? Ses derniers instants sur Terre seraient-ils voués à mâcher des choses qu'elle ne digérait même plus ? Du fond de son lit, donc, Edith espérait...

— ...un beignet ! s'exclama Jean fièrement, brandissant un sachet de papier.

Le bruissement, caractéristique de ces petits sacs de boulangerie, pulvérisa la patience d'Edith. Malgré la douleur, elle se redressa, et s'emporta :

— Ah non ! Encore tes cochonneries ? Tu vois pas que je peux plus les avaler ? Si j'en gobe un, j'vais le chier comme de l'eau ce soir, pliée en deux avec un mal de ventre ! C'est ça que tu veux ? tu n'as rien d'autre à m'offrir ? J'ai l'habitude d'avoir aucun cadeau de toi, je te demande rien... et surtout pas ces machins !

— Mais... l'autre jour tu m'avais dit que tu rêvais d'avalé un bon beignet au bord de la mer...

— Et tu n'as retenu que le beignet ? Je te parlais surtout de voyage, pas de beignet ! Si tu peux pas comprendre ça, rentre à la maison, j'ai pas besoin de toi !

Puis elle se laissa retomber, exténuée sur l'oreiller bleu pâle. La tête tournée vers la fenêtre, dos à son mari, elle pleurait en silence. D'abord interdit, son visiteur se ressaisit, prit le sac, et sortit de la chambre.

*

Une sirène fit sursauter Jean. Il regarda sa montre : cinq heures du matin. Assis sur une chaise, jambes jointes, dos voûté et mains sur les genoux, il était resté prostré depuis son retour de l'hôpital. Il n'avait pas mangé, ni dormi.

Face à lui, une porte s'ouvrait sur un corridor sombre. Depuis l'hospitalisation d'Edith, la maison était plongée dans une torpeur lugubre. Ah ! S'ils avaient eu des enfants, ceux-ci seraient venus les soutenir, sa femme et lui. Tout aurait été différent : ils n'auraient pas été seuls face à la maladie. Seulement, Edith n'avait pas ressenti cet irrépressible besoin de donner la vie, et s'en était abstenue.

A mesure que son esprit vagabondait, un bilan se dessinait dans son esprit. Il allait terminer sa vie seul. Cela le terrifiait autant que d'aller voir cette épouse qu'il n'arrivait pas à soulager. Comment aider quelqu'un qui voit sa mort arriver, qui sait que tout va subsister sans elle, comme si elle n'avait jamais existé ? Le monde allait perdurer sans elle. Oui, le monde continuerait de tourner. Le monde... A cette pensée, Jean se rappela les mots d'Edith : « Je te parlais de voyage, pas de beignet. ».

Toujours immobile, il ressassa cette phrase, l'analysa. Et quand le soleil transperça les volets, il avait pris une décision.

*

Il arriva par le train à Paris, dans la soirée. La voiture était inutile pour ce qu'il prévoyait. Le matin, il avait réglé quelques affaires et pris tous les congés qu'il lui restait.

La banquière l'avait regardé d'un drôle d'air lorsqu'il avait basculé ses économies sur son compte courant. Il en avait été grisé. Pour la première fois, il avait eu l'impression d'avoir une existence intéressante. Il s'en était voulu de cette pensée. Après tout, il devait cette aventure à la maladie d'Edith.

Après une bonne heure dans les transports en commun, il arriva à Roissy. Il prit l'hôtel face à l'aéroport, afin d'être certain de ne pas renoncer au dernier moment.

Douché, et habillé, il dégusta son dernier petit-déjeuner français. Puis, il se dirigea vers le terminal avec sa valise. Depuis le matin, une boule au ventre ne le quittait plus. Combien d'années s'étaient écoulées depuis son dernier voyage avec Edith ? A force de rester terrés chez eux, sans but, ils avaient développé une sorte d'agoraphobie. Mais là, il devait avoir ce courage. Pour elle. Ce serait son cadeau d'adieu, et cette idée lui procura un frisson qui le porta jusque dans le hall des départs.

Son idée ? Un voyage à Helsinki. Le couple s'y était rencontré durant leur année d'étude. Il avait prévu de prendre en photo l'endroit où leur amour était né.

Cependant, arrivé dans l'aérogare, son cœur se fissura en lisant les écrans. Le Paris-Helsinki était annulé...

Dépité, Jean rebroussa chemin en direction de l'hôtel, tergiversant entre l'envie d'attendre un prochain vol, et celle d'arrêter sa folle entreprise.

Alors qu'il cherchait son chemin, il interrogea un passant. Celui-ci répondit :

— Les deux escaliers vont au même endroit, prenez celui que vous voulez.

Son visage s'éclaira. En une fraction de secondes, tout fut limpide. Il remercia chaleureusement le passant étonné, et s'élança. A nouveau devant les écrans, il réfléchit, et fit deux pas en arrière. Avec son smartphone, il prit quelques clichés. Après avoir vérifié leur qualité, il les envoya, accompagnés d'un laconique : « Choisis la destination ».

*

Dans la chambre d'hôpital, les rideaux étaient tirés. L'obscurité régnait. Elle enveloppait tout. Les objets n'étaient plus que des masses grises aux contours imprécis, et l'esprit se languissait d'une souffrance qui s'éternisait et d'une mort qui n'arrivait pas assez vite.

Amère, Edith passait ses journées à réfléchir à sa vie. Ses regrets, ses joies, ses peines... les gens qu'elle avait perdus, ceux qu'elle laisserait derrière elle...

Tout-à-coup, son téléphone sonna. Elle étendit difficilement le bras pour saisir l'appareil. C'était un message de son mari. Elle hésita. Le souvenir de sa dernière visite l'irritait encore. Finalement, elle ouvrit le SMS. Surprise, elle rapprocha le portable de ses yeux. Non, elle ne rêvait pas. Il lui proposait un voyage ? Il savait pourtant que... Soudain, elle comprit, et sourit.

Après avoir détaillé les destinations avec excitation, elle répondit à Jean : « Tokyo ». « Comme ça, il ne reviendra pas de sitôt avec un beignet ! », ria-t-elle intérieurement.

*

Le voyage avait été une épreuve. Parti vers seize heures de Paris, l'avion avait fait escale au Qatar et atterri, deux jours plus tard, à Tokyo. Jean eut un choc : habitué à sa modeste ville de province, il se retrouvait dans cette fourmilière grouillante qui ne dormait jamais. Il prit le premier hôtel qu'il trouva. Là, il rencontra un touriste Belge. L'homme lui indiqua plusieurs endroits incontournables de la ville et de sa région.

Jean se rendit d'abord au temple bouddhiste de *Senso-Ji*. Datant du septième siècle, l'édifice avait cette allure typique de pagode japonaise. Impressionné, Jean se dit que c'était la photo idéale à envoyer à Edith.

*

La malade amaigrie écarquilla les yeux. Dans la pénombre, les photos de son mari éblouissaient Edith. Le temps s'arrêta. À la magnifique photo du temple, se succédaient les vues splendides du jardin attenant.

Le lendemain, Jean envoya des photos du mont *Kumotori*. Les vieux mariés se laissèrent aller à quelques plaisanteries sur l'intrépidité subite de Jean, qui fit croire à Edith qu'il allait randonner jusqu'au sommet avec des alpinistes. Pour la première fois depuis longtemps, le mari déclencha de francs sourires chez son épouse.

Le jour d'après, Jean quitta le Japon. Athènes, Budapest, Saint-Petersbourg... Pendant trois semaines, il sillonna le ciel eurasiatique au gré des envies de sa femme.

Progressivement, elle le conduisit jusqu'en Finlande, à Helsinki. La gare, le port, les halles, Jean se rendit partout. Edith avait été prise d'une frénésie inhabituelle. Aussitôt qu'elle recevait une photo, elle partageait son impression, et proposait un autre site à visiter.

Devant l'endroit de leur premier baiser, Edith appela Jean. Là, face au *Monument Sibelius*, tout fut dit. Le bon, le moins bon, l'indicible même. Plus de fard, plus de silence. Le drap d'hôpital essuya des torrents salés, la manche d'anorak également. Si éloignés qu'ils fussent, il n'avaient jamais été aussi proches.

Le lendemain, Jean reçut un message :

« Mon amour, c'est terminé. Ils vont m'endormir pour m'éviter de souffrir. Je vais fermer les yeux et ne plus jamais les rouvrir. Je ne veux pas que tu reviennes. Reste en Finlande, visite, émerveille-toi des paysages. Ce voyage est le plus beau cadeau que j'ai reçu de toi. Je ne veux pas qu'il cesse avant mon départ. Je veux partir dans tes bras, là-bas. Quand tout sera fini, reviens mais promets-moi d'essayer d'être heureux, de rire, de voyager, d'aimer aussi... de vivre ! Merci pour ce dernier voyage. Merci pour ce beignet. Merci pour tout. Edith ».

Nombre total de mots utilisés : 1650